

Le métier d'imprimeur au Québec : 200 ans d'évolution (1764-1960)

The Printer's Craft in Québec: 200 Years of Evolution, 1764-1960

El oficio de impresor en Quebec: 200 años de evolución de 1764 a 1960

Éric Leroux

Volume 51, numéro 2, avril-juin 2005

Les métiers du livre au Québec

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1030092ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1030092ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association pour l'avancement des sciences et des techniques de la
documentation (ASTED)

ISSN

0315-2340 (imprimé)

2291-8949 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Leroux, É. (2005). Le métier d'imprimeur au Québec : 200 ans d'évolution
(1764-1960). *Documentation et bibliothèques*, 51(2), 107-116.
<https://doi.org/10.7202/1030092ar>

Résumé de l'article

Le métier d'imprimeur s'est bien transformé depuis l'apparition de l'imprimerie à Québec en 1764. En 200 ans, il est passé d'un mode artisanal de production, où le maître imprimeur transmettait son savoir à ses apprentis suivant le principe traditionnel du compagnonnage, à un mode de production industriel marqué par une division du travail toujours plus grande et des transformations technologiques majeures. Cet article présente les principales étapes qui jalonnent l'évolution de ce métier alors que l'artisan du XIX^e siècle, qui jouait aussi le rôle de journaliste, de libraire et d'éditeur, disparaît progressivement au moment de la professionnalisation des métiers de libraire et d'éditeur pour faire place au XX^e siècle à l'imprimeur spécialisé et à l'imprimeur commercial.

Le métier d'imprimeur au Québec : 200 ans d'évolution (1764-1960)

ÉRIC LEROUX*

École de bibliothéconomie et des sciences de l'information
Université de Montréal
eric.leroux@umontreal.ca

RÉSUMÉ | ABSTRACTS | RESUMEN

Le métier d'imprimeur s'est bien transformé depuis l'apparition de l'imprimerie à Québec en 1764. En 200 ans, il est passé d'un mode artisanal de production, où le maître imprimeur transmettait son savoir à ses apprentis suivant le principe traditionnel du compagnonnage, à un mode de production industriel marqué par une division du travail toujours plus grande et des transformations technologiques majeures. Cet article présente les principales étapes qui jalonnent l'évolution de ce métier alors que l'artisan du XIX^e siècle, qui jouait aussi le rôle de journaliste, de libraire et d'éditeur, disparaît progressivement au moment de la professionnalisation des métiers de libraire et d'éditeur pour faire place au XX^e siècle à l'imprimeur spécialisé et à l'imprimeur commercial.

The Printer's Craft in Québec : 200 Years of Evolution, 1764-1960

The printer's craft has undergone significant transformation since the appearance of printing in Québec in 1764. Over the past 200 years, it has gone from an artisan production, in which the master printer transmitted his knowledge to his apprentices through mentorship, to an industrial production based on an increasing division of labour and major technological changes. This article presents the principal stages of the evolution of the craft from the artisan of the 19th century, who also played a role as journalist, bookseller and publisher, slowly giving way to the professionalisation of the trades of bookseller and publisher, to finally give way to the specialised and commercial printers of the 20th century.

El oficio de impresor en Quebec : 200 años de evolución, de 1764 a 1960

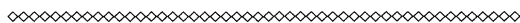
El oficio de impresor sufrió muchas transformaciones desde la aparición de la imprenta en Quebec en 1764. En 200 años, se pasó de un modo artesanal de producción, donde el maestro impresor transmitía sus conocimientos a sus aprendices, conforme al principio tradicional seguido por el oficial artesano, a un modo de producción industrial marcado por una división de trabajo cada vez mayor y transformaciones tecnológicas importantes. Este artículo presenta las principales etapas que jalanan la evolución de este oficio siguiendo al artesano del siglo XIX, que desempeñaba también la función de periodista, librero y editor y que desaparece progresivamente con la profesionalización de los oficios de librero y editor, para dar lugar al impresor especializado y al impresor comercial del siglo XX.

LORSQUE, AU TOURNANT DE L'AN 2000, le magazine *L'actualité* demanda à ses lecteurs quels événements avaient marqué le dernier millénaire, l'invention de l'imprimerie se classa au troisième rang, après la découverte de l'Amérique et la Deuxième Guerre mondiale. Pour sa part, Gutenberg se hissa au huitième rang d'un palmarès comptant plus d'une centaine de personnalités (*L'actualité*, janvier 2000 : 33). Si le métier d'imprimeur a longtemps été valorisé, il n'en demeure pas moins qu'il s'est considérablement transformé au cours des ans. Depuis l'époque coloniale et l'arrivée des premières presses à Halifax en 1752, puis à Québec en 1764, ce métier a évolué, lentement mais sûrement, passant d'un mode artisanal de production, où le maître imprimeur transmettait son savoir à ses apprentis suivant le principe traditionnel du compagnonnage, à un mode de production industriel marqué par une division du travail toujours plus grande et des transformations technologiques majeures. En 1884, par exemple, le journal *La Presse* était composé à la main par une équipe de 18 compagnons typographes et apprentis (15 autres typographes travaillaient à l'atelier des travaux de ville), puis imprimé sur la presse rotative à vapeur Marinoni d'une capacité de 20 000 exemplaires à l'heure pour un numéro de seulement 4 pages. Quinze ans plus tard, au même journal, les casses des typographes avaient cédé le pas aux machines à composer que l'on nommait linotypes; un bon nombre de typographes avaient dû s'adapter aux nouvelles technologies et se faire linotypistes, tandis que la nouvelle presse Hoe, acquise au coût de 144 000 \$, pouvait dorénavant imprimer 30 000 exemplaires d'un journal de 18 pages en une heure (Felteau, 1983 : 124-131 ; Leclair, 1940).

Au-delà des transformations technologiques qui ont marqué ce métier, nous aborderons dans cet article les principales étapes qui ont jalonné l'évolution du métier d'imprimeur entre 1764 et 1960. Au cours de la première période, qui s'étend des années 1764 à 1860, l'imprimeur artisan remplissait à la fois les rôles de journaliste, d'éditeur et de libraire; la révolution industrielle et les changements technologiques qui ont marqué les années 1860 à 1900 et qui ont provoqué à la fois une spécialisation des tâches et le déclenchement de grèves majeures constituent la deuxième phase de cette évolution; enfin, l'arrivée

* L'auteur tient à remercier le Fonds québécois de la recherche sur la société et la culture pour son appui financier.

Conscients de leur valeur, les imprimeurs n'hésitent pas à s'unir afin de défendre collectivement leurs intérêts professionnels et à organiser des activités sociales et culturelles.



d'une nouvelle génération d'imprimeurs commerciaux, jumelée à la concurrence menée par les communautés religieuses, les éditeurs-imprimeurs et les journaux à grands tirages, marquent l'entrée de l'imprimeur dans un nouveau siècle.

**1764-1860 : L'ÉPOQUE ARTISANALE
OU L'IMPRIMEUR « À TOUT FAIRE » !**

Au Québec, l'imprimerie fait son apparition avec la conquête anglaise et l'arrivée des imprimeurs William Brown et Thomas Gilmore à Québec en 1764. Sous le régime français, les autorités s'étaient opposées dès 1683 à la demande des Sulpiciens de Montréal de doter la colonie d'une presse à imprimer, craignant de voir apparaître des publications nuisibles à la métropole, à la religion et aux bonnes mœurs. Certes, les livres circulaient en Nouvelle-France avant 1760, mais ils étaient imprimés en France et exportés dans la colonie, tout comme les ordonnances et la monnaie de papier. À la suite de la Conquête, les autorités anglaises permettent l'établissement d'une imprimerie dans la colonie, non pas dans le but de favoriser une meilleure circulation des idées, mais plutôt pour appuyer le gouvernement en place en propageant les proclamations et les journaux officiels (Parker, 1985 : 24-25).

Brown et Gilmore, qui avaient fait leur apprentissage aux côtés de l'imprimeur américain Benjamin Franklin, publient, le 21 juin 1764, *La Gazette de Québec/ The Quebec Gazette*, le premier journal à voir le jour dans la colonie. Parmi leurs publications, on compte des brochures, des calendriers, des ordonnances, des documents administratifs et militaires, ainsi que des livres de piété, dont le *Catéchisme du diocèse de Sens* (1765) de Jean-Joseph Languet de Gergy, premier livre imprimé dans la colonie. Après les décès de Brown et Gilmore, l'entreprise est reprise par Samuel Neilson, neveu et héritier de Brown, et un peu plus tard par John Neilson, le frère de Samuel, qui en fait l'atelier d'imprimerie le plus important de la ville de Québec (Lemire, 1991 : 214-215).

Au début du XIX^e siècle, les sociétés de typographes et d'imprimeurs regroupent sous une même bannière les typographes et les pressiers. D'ailleurs, on nomme souvent « imprimeur » celui qui à la fois compose et imprime un document. À cette

époque, trois hommes sont requis pour accomplir le travail : un typographe et deux pressiers. Depuis l'époque de Gutenberg, le processus de composition n'a guère évolué. Il est toujours manuel et artisanal. Debout devant sa casse, le typographe doit rassembler le plus rapidement possible les caractères nécessaires à l'assemblage d'une ligne. Il dispose d'un équipement assez rudimentaire, comme le rappelle Antoine Gérin-Lajoie à propos des ateliers du journal *La Minerve*, qui font travailler une dizaine d'ouvriers typographes : « [...] une grande salle au troisième étage, dans laquelle se trouvaient réunis une trentaine de casses, la presse du journal et tous les accessoires nécessaires à une imprimerie » (Casgrain, 1912 : 62).

L'imprimeur québécois des XVIII^e et XIX^e siècles se démarque toutefois des autres travailleurs. En raison de son haut niveau de qualification et d'éducation, il occupe une position enviable dans sa communauté. Comme le souligne François Landry, l'imprimeur est « plus qu'un technicien ou un simple artisan, c'est un homme cultivé, instruit, un penseur » (Landry, 1997 : 77). Savoir lire et écrire constitue un avantage non négligeable à une époque où le taux d'alphabétisation à Québec se situe sous la barre de 50 % (Lamonde et Beauchamp, 1996 : 51-52)¹. Plusieurs imprimeurs appartiennent donc à l'élite québécoise et s'affirment comme des intellectuels. Qu'on pense, par exemple, à Fleury Mesplet et à Ludger Duvernay, qui furent emprisonnés pour leurs idées politiques, à l'homme d'affaires Jean-Baptiste Rolland, qui a fait son apprentissage du métier à *La Minerve*, aux imprimeurs Rollo Campbell et John Lovell, à Trefflé Berthiaume, le fondateur de *La Presse*, ou encore à l'auteur et éditeur de journaux Aristide Filiatreault, qui a commencé sa carrière comme typographe².

Conscients de leur valeur, les imprimeurs n'hésitent pas à s'unir afin de défendre collectivement leurs intérêts professionnels et à organiser des activités sociales et culturelles. À Québec, les imprimeurs de la ville fondent une association dès 1827. Dix ans plus tard, la Société typographique de Québec rassemble tous les typographes et pressiers de la ville, ce qui représente 66 individus, répartis dans une douzaine d'ateliers. Au cours des ans, ils mettront sur pied une troupe de théâtre, dirigeront des sociétés musicales et fonderont un cabinet de lecture et une bibliothèque pour leurs membres (Leroux, 2005).

Dans les colonies britanniques, l'engagement d'apprentis par les maîtres imprimeurs est un

1. Durant la décennie 1840-1849, par exemple, le taux d'alphabétisation à Québec est de 36,8 % pour la population en général et de 46 % chez les hommes en particulier. L'alphabétisation est caractérisée par la capacité de signer son nom sur l'acte de mariage.

2. L'homme politique et physicien américain Benjamin Franklin, qui a influencé plusieurs imprimeurs canadiens, était également typographe de métier, de même que l'auteur satyrique Mark Twain, considéré comme le père de la littérature américaine.

110 | AVRIL • JUIN 2005 | DOCUMENTATION ET BIBLIOTHÈQUES

« Très souvent, l'inscription éditoriale des imprimeurs se résume à une stratégie de réclame : on imprime des livres comme on exécute des travaux de ville, en répondant aux commandes de ceux qui défraieront les coûts de l'impression et se chargeront de la distribution du produit, que ces commandes originent d'auteurs ou d'une administration publique. »

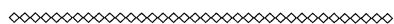
Ainsi, avant 1870, la production littéraire est de l'ordre de deux titres par année au Québec, ce qui fait dire à Daniel Mativat que l'on peut parler « [...] *jusque dans le dernier quart du siècle, d'une non-spécialisation des éditeurs et d'une sous-représentation de la littérature dans la production éditoriale, qui vont constituer pour les écrivains un véritable obstacle* » (Mativat, 1996 : 81).

1860-1900 : RÉVOLUTION INDUSTRIELLE ET CHANGEMENTS TECHNOLOGIQUES

La spécialisation des tâches entraîne une division du travail qui crée inévitablement un rapport de force entre employeur et employé, lequel se solde par la création de syndicats ouvriers et, ultimement, par la confrontation.

En 1873, la grève déclenchée par la section locale 145 de l'Union typographique Jacques Cartier de Montréal mène à l'intervention de M^{gr} Bourget, qui condamne publiquement le syndicat, le frappant d'interdiction pour avoir commis des «*gestes injustes et répréhensibles*» comme ceux de se mettre en grève et de fonder un syndicat. L'évêque va jusqu'à refuser l'enterrement religieux à l'un des membres du syndicat qui vient de mourir; les dirigeants de

À partir des années 1880, les entreprises de presse qui prennent de l'expansion délaissent progressivement les travaux de ville pour se limiter à l'édition de leur journal.



l'Union typographique acceptent finalement de se plier aux ordres de M^{gr} Bourget et retournent au travail (Rouillard, 1989 : 23 ; Vidricaire, 1983 : 252). L'événement se déroule en même temps que l'affaire Guibord (1869-1875), libéral radical et typographe de métier à qui M^{gr} Bourget refuse d'accorder une sépulture ecclésiastique.

Enfin, une grève importante implique une centaine de typographes et paralyse la majorité des journaux de la ville de Québec en janvier 1888. Insatisfaits de leurs conditions de travail, les typographes demandent une hausse de salaire de 1 \$ par semaine pour un salaire minimum hebdomadaire de 8 \$, une réduction des heures de travail quotidiennes de 10 à 9 heures et un équilibre dans les ateliers d'un apprenti pour 5 compagnons. *Le Canadien* et *La Justice* font arrêter cinq apprentis pour bris de contrat en vertu de la *Loi des maîtres et serviteurs* et M^{gr} Taschereau assimile les grévistes aux membres des Chevaliers du travail, qu'il a déjà condamnés trois ans plus tôt (en 1885). Devant l'intransigeance de M^{gr} Taschereau, qui dénonce ouvertement le conflit, les typographes mettent fin à la grève après huit jours, obtenant gain de cause seulement dans les deux journaux anglophones de la ville. Ne pouvant plus trouver de travail à Québec, certains militants typographes doivent quitter la ville pour se chercher du travail ailleurs (Leroux, 2001 : 19).

Dans la deuxième moitié du XIX^e siècle, on assiste aussi à la transformation rapide du modèle traditionnel de l'apprentissage avec l'apparition de grandes imprimeries dans les centres urbains. Trop nombreux pour être logés et nourris chez le maître imprimeur, les apprentis reçoivent dorénavant un salaire pour leurs services. Lorsque l'imprimeur Daniel Cary de Québec engage 2 apprentis âgés de 11 et 14 ans en 1861, les contrats ne mentionnent plus les obligations de l'imprimeur et de l'apprenti; ils stipulent seulement le salaire mensuel qui leur sera versé⁶. Comme les apprentis sont sous-payés, ils deviennent rapidement une source importante de main-d'œuvre à bon marché pour les employeurs, qui tentent d'étirer la période d'apprentissage. En 1888, Alphonse Denis, maître

imprimeur de Saint-Hyacinthe, paie ses typographes entre six et neuf dollars par semaine, tandis que ses deux apprentis, engagés pour seulement trois ans, reçoivent un dollar par semaine pour la première année, deux dollars par semaine pour la deuxième et trois dollars pour la dernière année de leur apprentissage. À Lévis, Joseph Edouard Mercier, imprimeur et libraire, verse à ses apprentis le même montant qu'il recevait lui-même comme apprenti plusieurs années auparavant : de 0,75 \$ par semaine pour les premiers 6 mois de travail jusqu'à 2 \$ par semaine au bout de la cinquième et dernière année. Les salaires payés aux apprentis sont tellement bas qu'ils sont parfois gardés secrets au sein de l'atelier. « *Ce sont des choses cachées, qu'on n'a jamais pu découvrir* » relève le typographe Herménégilde Casavant lorsque interrogé sur les gages des apprentis à l'atelier où il travaille (*Enquête sur les rapports qui existent entre le capital et le travail au Canada*, 1889).

À partir des années 1880, les entreprises de presse qui prennent de l'expansion délaissent progressivement les travaux de ville pour se limiter à l'édition de leur journal. Le déclin de la presse politique partisane au profit de la presse d'information, jumelé aux innovations technologiques — découlant du perfectionnement des presses, toujours plus compétitives, et du remplacement de la composition manuelle par la composition mécanique, qui permet dorénavant à un linotypiste de composer plus de 5 000 caractères à l'heure (l'équivalent du travail de 5 typographes manuels) —, rendent possibles le développement de grandes imprimeries et la production de journaux quotidiens à grand tirage. Le nombre de quotidiens publiés au Canada passe de 47 en 1873 à 112 en 1901. Dans les années 1890, on compte six quotidiens à Toronto seulement. À Québec, l'imprimerie de la *Semaine commerciale* emploie 25 typographes uniquement pour sa salle de composition en 1894. Les ateliers du *Sherbrooke Daily Record*, pour leur part, emploient en 1902 plus de 100 personnes, dont une centaine de jeunes garçons (*newsboys*) chargés de la vente du journal dans les rues de la ville (*Sherbrooke Daily Record*, 29 juin 1903 : 1). À Montréal, les ateliers du *Witness* emploient 128 personnes au total en 1878, le *Star* en compte 125 en 1885, *La Presse* 130 en 1896 et plus de 200 en 1901, et le *Herald* compte 400 employés en 1914 (De Bonville, 1988 : 110).

Si plusieurs imprimeries emploient des centaines de personnes, la plupart des petits imprimeurs urbains et ruraux perpétuent le modèle traditionnel de la boutique d'artisan. Lorsque le futur dirigeant syndical Gustave Francq fonde la Mercantile Printing en 1902, c'est à partir de la cave de son domicile de la rue Sainte-Élisabeth dans le quartier Saint-Louis

6. Archives nationales du Québec (Québec), Greffe Edouard-George Cannon, 27 juin et 20 septembre 1861, n^{os} 6068 et 6084.

La première moitié du XX^e siècle est plutôt marquée par l'arrivée d'une nouvelle génération d'imprimeurs commerciaux, par la concurrence des communautés religieuses et par le rôle joué dans le domaine de l'édition par les grands journaux possédant une imprimerie.

des revues en couleurs, à Yvon Boulanger Ltée, qui ne produit que des obligations et des certificats d'actions, à l'Imprimerie Bourguignon, qui ne fait que dans les travaux de ville, ou encore à l'imprimerie Jacques-Cartier.

On assiste à un renversement des rôles à partir des années 1920 alors que certains éditeurs décident de se faire imprimeurs. À Montmagny, Irénée Marquis acquiert une imprimerie en 1923 et vit de l'impression de journaux régionaux hebdomadaires avant de se lancer dans la fabrication de livres dans les années 1940 et de devenir éditeur-imprimeur sous la raison sociale les Éditions Marquis. L'éditeur Édouard Garand, qui connaît beaucoup de succès dans les années 1920 avec l'édition de petits livres populaires à fort tirage, achète une imprimerie en 1924, une année après la fondation de la maison d'édition. En 1953, Fides acquiert l'imprimerie du journal libéral *Le Canada* au coût de 225 000 \$ (Michon, 1998 : 160-165). La librairie Beauchemin, l'éditeur littéraire le plus important au début du siècle au Québec, possède également une vaste imprimerie qu'elle exploite depuis 1867. Grâce à un équipement des plus modernes et à une à main-d'œuvre importante (à peu près 200 employés), Beauchemin réussit à imprimer 700 000 livres pour la seule année 1926. La même année, son atelier de papeterie produit trois millions de cahiers d'école. En 1964, plus de 75 personnes, hommes et femmes, y travaillent à temps plein à produire des livres (romans, essais, poésie, livres pour la jeunesse), des travaux de ville (papeterie de bureau, dépliants, publicité générale, en-têtes de lettres, cartes professionnelles, etc.), des rapports annuels d'entreprise, des livres de loi et, surtout, des manuels scolaires, la spécialité de la maison (Landry, 1997 : 210 ; *Le Maître Imprimeur*, juin 1964 : 7-9). Enfin, les Éditions du Lévrier, propriété des Dominicains, qui publient 201 titres entre 1937 et 1975, possèdent également une imprimerie depuis 1931, située au couvent Notre-Dame-de-Grâce (Cloutier, 1994 : 78-79).

Outre les Dominicains, plusieurs autres communautés religieuses font une vive concurrence aux

DOCUMENTATION ET BIBLIOTHÈQUES | AVRIL • JUIN 2005 | 113

le Groupe Transcontinental, fondé en 1976 par Rémi Marcoux, sont des exemples éloquentes d'imprimeries qui deviendront au fil des ans des multinationales. En 1954, Pierre Péladeau achète de la maison d'édition Fides les presses du journal *Le Canada* et fonde l'imprimerie Hebdo, située rue Plessis à Montréal, à l'emplacement actuel des édifices de Radio-Canada. À la fin des années 1950, les publications appartenant à Pierre Péladeau sont tirées à 500 000 exemplaires par semaine. Dans les années 1970, grâce à l'achat d'imprimeries concurrentielles, comme l'imprimerie ontarienne Graphic Web (1971), et à la construction de l'imprimerie Montréal-Magog en 1971, les Publications Quebecor se positionnent comme un joueur important sur les marchés national et international⁸.

CONCLUSION

En définitive, si le métier d'imprimeur a bien évolué au cours des ans, une constante importante traverse les deux décennies couvertes : le métier d'imprimeur est une profession qui se transmet de génération en génération, qu'on pense aux grandes familles du XIX^e siècle comme les Desbarats, les Lovell, les Beauchemin, les Senécal ou les Brousseau. Les familles d'imprimeurs sont présentes dans toutes les régions du Québec et du Canada, comme c'est le cas à Sherbrooke avec la famille Bélanger, propriétaire de l'imprimerie du journal *Le Progrès* (1874-1878). Si Louis-Charles est responsable de la rédaction, Louis-Arthur, pour sa part, possède une formation de typographe et agit à titre de chef d'atelier, tandis que Victor, le troisième frère de la famille, est aide-typographe et rédige occasionnellement des articles de fond sur la politique et l'éducation (Kesteman, 1979 : 50-51). Au XX^e siècle, les imprimeurs commerciaux ne seront pas en reste, comme l'illustre le cas des familles Thérien (Thérien Frères), Gillet (Typo-Press), Paradis (Paradis-Vincent), Sirois (Imprimerie Richelieu), Bégin, Pilon, Arbour (Arbour & Dupont) et Bourguignon (Imprimerie Bourguignon). Le cas de l'imprimerie Bourguignon constitue un bel exemple d'une entreprise familiale du XX^e siècle. Fondée en 1900 par Jules Bourguignon, typographe de métier, l'imprimerie passe aux mains de son fils, Émile, dans les années 1920. Imprimeur de métier, Émile gère l'atelier et engage son frère Julien en 1935 pour s'occuper des ventes. Dans les années 1940, il s'adjoit ses deux fils, Jean et Jules, ce dernier venant de terminer son cours de typographe à l'École des arts graphiques de Montréal. En 1948, Jules reprend l'entreprise familiale à son compte et représente la troisième génération d'imprimeurs de cette famille (*Le Maître Imprimeur*, juillet 1950 : 7-8).

Le métier d'imprimeur s'est bien transformé depuis l'apparition de l'imprimerie à Québec en 1764. L'industrialisation, l'urbanisation et les transformations technologiques représentent les principaux

vecteurs de cette transformation. L'artisan du début du XIX^e siècle fait bientôt place à l'homme d'affaires, souvent imprimeur de métier, mais quelquefois (et de plus en plus souvent) financier investissant dans des sociétés par actions. De plus, l'imprimeur « à tout faire » du XIX^e siècle, qui jouait aussi le rôle de journaliste, de libraire et d'éditeur, disparaît progressivement au moment de la professionnalisation des métiers de libraire et d'éditeur pour faire place à l'imprimeur spécialisé et à l'imprimeur commercial. ©

SOURCES CONSULTÉES

- Bonville, Jean de. 1988. *La Presse québécoise de 1884 à 1914. Genèse d'un mass media*. Sainte-Foy, Les Presses de l'Université Laval. 416 p.
- Casgrain, Henri-Raymond. 1912. *A. Gérin-Lajoie d'après ses mémoires*. Montréal, Librairie Beauchemin. 141 p.
- Cloutier, Yvan. 1994. « L'activité éditoriale des Dominicains : les Éditions du Lévrier (1947-1975) », in *L'Édition littéraire en quête d'autonomie. Albert Lévesque et son temps*, sous la direction de Jacques Michon. Sainte-Foy, Les Presses de l'Université Laval, p. 77-97.
- Le Courrier de Saint-Hyacinthe. Le doyen des journaux français d'Amérique, 150 ans. Album-Souvenir 1853-2003*. Saint-Hyacinthe, Le Courrier de Saint-Hyacinthe, 2003, 162 p.
- Devost, Alain. 1982. *L'Imprimerie au Québec*. Québec, gouvernement du Québec, Commission de la santé et de la sécurité du travail. 366 p.
- Dewalt, Bryan. 1995. *Technology and Canadian Printing : A History from Lead Type to Lasers*. Ottawa, National Museum of Science and Technology. 160 p.
- Enquête sur les rapports qui existent entre le capital et le travail au Canada*, vol. 2 : Québec. 1889. Ottawa, Imprimeur de la Reine. Témoignages d'Alphonse Denis (p. 1498-1499), de Joseph Édouard Mercier (p. 1277) et de Herménégilde Casavant (p. 1497).
- Felteau, Cyrille. 1983. *Histoire de La Presse, tome 1, 1884-1916*. Montréal, Les Éditions La Presse ltée. 270 p.
- Fleming, Patricia Lockhart. 1982. "A Canadian Printer's Apprentice in 1826". *The Devil's Artisan*, n° 9 (1982) : 13-17.
- Fleming, Patricia. 1980. "The Printing Trade in Toronto : 1798-1840". In *Sticks and Stones. Some Aspects of Canadian Printing History*, sous la direction de John Gibson et Laurie Lewis. Toronto, Toronto Typographical Association, p. 47-67.
- Galarneau, Claude. 2001. « Le premier siècle de l'imprimé au Québec (1764-1870) ». In *Les Mutations du livre et de l'édition dans le monde*, sous la direction de Jacques Michon et Jean-Yves Mollier, Sainte-Foy/Paris, Les Presses de l'Université Laval/L'Harmattan, p. 79-83.
- . 1983. « Les métiers du livre à Québec (1764-1859) ». *Les Cahiers des Dix*, n° 43, p. 143-165.
- Hamelin, Jean et al. 1970. *Répertoire des grèves dans la province de Québec au XIX^e siècle*. Montréal, Les Presses de l'École des hautes études commerciales. 168 p.
- Hare, John et Jean-Pierre Wallot. 1983. « Les imprimés au Québec (1760-1820) ». In *L'Imprimé au Québec : aspects historiques (18^e-20^e siècles)*, sous la direction d'Yvan Lamonde. Québec, IQRC, p. 79-106.
- Hébert, Pierre et Patrick Nicol. 1994. « Le Devoir, éditeur littéraire, 1910-1919 ». *Les Cahiers d'histoire du Québec au XX^e siècle*, n° 1 (hiver), p. 11-24.

- Kesteman, Jean-Pierre. 1979. *Le Progrès (1874-1878). Étude d'un journal de Sherbrooke*. Sherbrooke, Groupe de recherche en histoire des Cantons-de-l'Est, Université de Sherbrooke. 204 p.
- Lacourcière, Luc. 1964. « Philippe-Aubert de Gaspé (fils) ». In *Livres et Auteurs canadiens*, p. 150-157.
- Lamonde, Yvan et Claude Beauchamp. 1996. *Données statistiques sur l'histoire culturelle du Québec (1760-1900)*. Québec, IREP. 146 p.
- Landry, François. 1997. *Beauchemin et l'Édition au Québec (1840-1940). Une culture modèle*. Saint-Laurent, Fides. 367 p.
- Lapointe, Raoul. 1969. *Histoire de l'imprimerie au Saguenay (1879-1969)*. Chicoutimi, La Société historique du Saguenay. 292 p.
- Lavoie, Elzéar. Léger Brousseau. *Dictionnaire biographique du Canada (DBC)*.
<http://www.biographi.ca/FR/ShowBio.asp?BioId=39517>
- Leclair, Henri. 1940. « Ce qu'était La Presse en 1895 ». *Le Courrier de l'ouvrier de l'imprimerie*. Novembre.
- Lemire, Maurice (sous la direction de). 1991. *La Vie littéraire au Québec, tome 1 : 1764-1805*. Sainte-Foy, Les Presses de l'Université Laval. 498 p.
- _____. 1983. « Les relations entre écrivains et éditeurs au Québec au XIX^e siècle ». In *L'imprimé au Québec : aspects historiques (18^e-20^e siècles)*, sous la direction d'Yvan Lamonde. Québec, IQRC, p. 209-224.
- Leroux, Éric. 2005. « Culture ouvrière et métier du livre : la Société typographique de Québec, 1836-1872 ». *Papers of the Bibliographical Society of Canada/Cahiers de la Société bibliographique du Canada*. À paraître.
- _____. 2001. *Gustave Francq. Figure marquante du syndicalisme et précurseur de la FTQ*. Montréal, VLB éditeur. 371 p.
- MacDonald, Mary Lu. 1995. *Cherchez l'imprimeur. Printers and the Development of Print Culture in Lower Canada before 1860*. Sherbrooke, Cahiers du GRELQ, n° 3. 40 p.
- Mativat, Daniel. 1996. *Le Métier d'écrivain au Québec (1840-1900) Pionniers, nègres ou épiciers des lettres ?* Montréal, Tryptique. 510 p.
- Michon, Jacques. Eusèbe Senécal. *Dictionnaire biographique du Canada (DBC)*. <http://www.biographi.ca/FR/ShowBio.asp?BioId=41181>
- _____. (sous la direction de). 2004. *Histoire de l'édition littéraire au Québec*, vol. 2 : *Le temps des éditeurs, 1940-1959*. Saint-Laurent, Fides. 540 p.
- _____. 1998. *Fides. La grande aventure éditoriale du père Paul-Aimé Martin*. Montréal, Fides. 386 p.
- Parent, Mario. 1995. « Développement de l'autoédition littéraire au Québec : la lutte pour la reconnaissance ». In *Édition et Pouvoirs*, sous la direction de Jacques Michon. Sainte-Foy, Les Presses de l'Université Laval, p. 99-111.
- Parker, George L. 1985. *The Beginning of the Book Trade in Canada*. Toronto, University of Toronto Press. 346 p.
- Twain, Mark. 2003. *Autobiographie*. Paris, Anatolia/Éditions du Rocher. 572 p.
- Vidricaire, André. 1983. « La philosophie devant le syndicalisme : un typographe et un philosophe ou le conflit de deux discours en 1900 ». In *Objets pour la philosophie : nationalisme, prostitution, syndicalisme, etc.*, sous la direction d'André Vidricaire et Richard Croze. Québec, Les Éditions Pantoute, p. 227-289.

**VOUS CHERCHEZ UN PORTAIL
POUR VOTRE BIBLIOTHÈQUE ?**

un seul résultat correspond
À VOTRE DEMANDE

personnalisation

gestion de contenu

P.E.B.

métarecherche

ZONES

portail

solution intégrée

www.ISACS³FT.com